

les forêts où chantent les petits oiseaux, peints de cent couleurs ! Ne vantais-tu pas les nuits dont les heures sans horloge s'écoulaient si tranquilles ? Vit-on jamais les carrosses circuler dans les ornières que creusent les humbles charrettes, quand leurs roues, en brisant les ardoises, imitent le bruit des cigales ? Ne disais-tu pas que l'âme ne rencontrait la paix que dans la solitude ? Qui donc a amené la cour dans ce désert, qui ressemblait à une thébaïde ? Qui a greffé dans nos habitudes le titre de *seigneurie* ? Tello, il faut pourtant se résigner ; puisque tu as voulu, avec tant d'imprudence, trancher du grand seigneur, sache que l'inquiétude en est la première condition, et que la grandeur est une fatigue sous le voile de la courtoisie. ”

Cependant, le baptême de l'enfant vient d'être célébré avec faste, lorsque le roi survient avec une escorte et emmène sa sœur à la cour, en déclarant qu'il va rompre son mariage.

Le vieux Tello proteste, l'infante résiste, mais le roi invoque la raison d'Etat. Il n'a pas d'enfants, et il ne veut pas qu'un Tello hérite de la couronne d'Espagne.

Il va donc consulter les évêques de Léon et d'Alviédo, et l'archevêque de Saint-Jacques ; mais les évêques répondent qu'ils ne peuvent annuler le mariage, et la chose est référée à la cour de Rome.

Sur ces entrefaites, le vieux Tello va, avec son petit fils Garcia Tello, rendre visite au roi, et il lui adresse ce discours qui révèle toute la grandeur et la noblesse de ce caractère :

“ Ecoutez-moi, seigneur. Je ne vous dirai pas les projets de votre père, la fuite de votre sœur, sa présence dans notre maison, l'amour de mon fils, vous avez su tout cela ; vous avez su aussi la manière dont votre auguste père reconnut sa fille et autorisa son mariage avec mon fils ; vous étiez alors en Portugal ; votre père mourut, vous avez hérité et êtes revenu à Léon. Je vous ai envoyé mes félicitations et mes présents, vous les avez dédaignés parce que l'humble mariage de l'infante, votre sœur, vous a toujours déplu. Pourtant le comte de Castille, vive Dieu ! ne vaut pas mieux que Tello de Meneses ni aucun de ceux qui sont nés sur la terre dont la mer d'Espagne entoure les deux rives sous la voûte du firmament ; car je descends de ce Goth qui fut un prodige et un rayon, de ce Goth que le ciel engendra pour la destruction des Maures. Son sang coule dans mes veines, je suis une étincelle de cette foudre ! Si j'ai vécu parmi de rudes laboureurs, qu'ont perdu à cela mes écussons de noblesse ? Les blasons, les armoiries, les titres de mes aïeux ne redoutent pas le temps, et l'oubli ne peut les recouvrir. Les aïeux de Dieu ont été des pasteurs, et puisqu'il s'honore de cette condition, la plus ancienne et la plus noble du monde, l'homme peut bien honorer ce qu'estime Dieu lui-même ! Vous avez enlevé à l'infante son mari, contre la loi de Dieu, mais si vous avez quelque crainte, bien qu'elle soit injuste, rendez-nous l'infante et je vous donnerai mon petit fils ; élevez-le comme vous le trouverez bon, mais ayez une meilleure idée de ma fidélité ; nous ne sommes pas tous des rois, mais tous nous sommes les

descendants des rois Goths. N'enlevez pas par crainte ou par suite de mauvais conseils une femme à son mari ; si vous voulez des vassaux honorez-les, car le vieux Tello a de l'argent, des armes et des chevaux ; faites attention que vous êtes maintenant un nouveau miroir dans lequel vos sujets vont se regarder ; ne le souillez pas, car il n'est pas d'un roi sage de commencer son règne par l'injustice et l'outrage."

Le Roi.

Assez, Tello ; je vous ai entendu ; si j'ai enlevé ma sœur à votre fils, c'était pour qu'elle pût devenir comtesse de Castille lorsque son mariage serait rompu ; aujourd'hui je cède à la crainte de Dieu et je la rends à son mari. Remmenez-la donc, votre bon droit est clair, mais c'est à deux conditions.

Tello.

Vous faites ce que j'attendais de votre cœur héroïque.

Le Roi.

D'abord mon neveu restera avec moi.

Tello.

C'est juste.

Le Roi.

Je vous écrirai plus tard l'autre condition."

Là-dessus le vieux Tello prend congé du roi, et peu de temps après on lui apporte une lettre qui lui

fait connaître l'autre condition : “ c'est que les Tello n'appelleront plus la sœur du roi infante, mais Elvire de Meneses.”

—“ Je tiens ce nom, dit alors fièrement dona Elvire, comme un plus grand honneur que celui de Léon.”

Mais voilà que les Maures deviennent menaçants, et s'avancent contre le royaume de Léon. Mal conseillé et entretenu dans la haine des Tello par don Arias, le roi envoie contre les Maures Tello, le mari de l'infante, avec mille hommes seulement, bien convaincu qu'avec si peu de soldats il se fera tuer.

Mais Tello revient vainqueur, et il dit au roi : Seigneur, je ne dirai pas comme César, je suis venu, j'ai vu, j'ai vaincu ; je dois dire : je suis venu, j'ai vu, et Dieu a vaincu.

Enfin, cette victoire a réconcilié le roi avec les Tello, et il vient les visiter. Il embrasse l'enfant Tello et le fait grand d'Espagne.

Il se rend à l'église où sont suspendus les drapeaux conquis par Tello sur les Maures, et il le complimente sur la beauté de l'édifice :

Le Roi.

Cette église est splendide, Tello, que vous a-t-elle coûté ?

Tello, le vieux.

—Ce que je dépense pour l'honneur de Dieu, je ne le porte pas sur mes livres ; pour tout ce qu'il m'a donné, ce que je lui rends est bien peu de chose, et plus je paye et plus ma dette augmente.

Les serviteurs apportent alors un manteau, une couronne, une épée et des éperons, et le roi arme chevalier Garcia Tello, agenouillé devant lui :

Le Roi.

—Agenouillez-vous, Garcia Tello, aujourd'hui je vous arme chevalier.... Ecoutez avec attention à quoi ce titre vous oblige. Vous défendrez avant tout la loi de Dieu ; vous garderez la loyauté au roi et respect à la justice ; dans la guerre contre les Maures, jamais vous ne fuirez, parce que les hommes nobles reviennent vainqueurs ou meurent au champ de bataille ; vous combattrez en champ clos toutes les fois que vous y serez appelé pour vous défendre d'une accusation de trahison ; libre ou prisonnier vous garderez foi et hommage à votre souverain, et vous ne consentirez jamais à ce qu'on outrage une femme. Voilà, Garcia Tello, ce que vous devez jurer devant moi.

Garcia.

—Je le jure.

Le Roi.

—Eh bien, chevalier, recevez ces trois coups et relevez-vous.....

Ainsi finit la pièce qui est très dramatique, et qui est remplie des plus nobles sentiments.

Lope de Véga a fait aussi beaucoup de drames héroïques, dont les sujets sont empruntés tantôt à l'histoire d'Espagne, tantôt aux chroniques italiennes.

En voici un intitulé : “ l'Argent fait la noblesse ”, et qui s'ouvre par un tableau des plus saisissants.

Une révolution a renversé le roi de Naples, et Julia Laurencia est proclamée reine. Elle fait son entrée dans la ville au milieu d'une pompe extraordinaire.

Toutes les maisons sont pavoisées de mille couleurs, excepté une seule qui reste sombre et triste. C'est la demeure du comte Federico, qui a combattu pour le roi détrôné, et sacrifié toute sa fortune à son service.

Il est seul avec ses trois fils, Rufino, Luciano, Octavio, et il les fait ranger sur son balcon, en leur disant :

“ Vous allez servir d'ornements à ces murs nus et délabrés, puisque je n'ai point d'autre étoffe à y suspendre ; vous êtes vous-mêmes l'étoffe vivante de mon âme, et je vous mets devant cette misérable maison tous les trois, pour que l'orgueilleuse qui va passer puisse voir, devant la plus pauvre demeure, la plus riche des tentures.

Rufino.

Seigneur.

Luciano.

Mon père.....

Octavio.

Vous pleurez.....

Le Comte Federico.

Couvrez, couvrez ce pauvre mur.

(Les trois fils se rangent le long des murailles.)

Rufino.

Serons-nous bien ainsi ?

Le Comte Federico.

Vous en couvrez bien peu, hélas ! Étendez aussi vos bras !

Rufino.

Sommes-nous bien ?

Le Comte Federico.

Oh ! brocards que je trouve plus beaux que tous ceux de soie et d'or ! On fait bien d'appeler la pauvreté une croix, puisque vous êtes crucifiés..... ”

Mais la reine arrive au milieu des fanfares et des cris de la foule, elle s'arrête devant ce singulier spectacle, et interroge Federico qu'elle ne connaît pas.

Le Comte Federico.

“ J'ai voulu, madame, dépasser les merveilles que Naples déploie en votre honneur ; j'ai suspendu à ces murs les étoffes tissées par mes entrailles ; ce sont les morceaux de mon âme, ou plutôt ce sont des âmes entières, tentures vivantes que le sang de mon cœur a créées ; oui, ce sont des âmes qui servent d'ornements à mes pauvres murs ; je vous les offre, puisqu'il ne reste rien autre chose à vous offrir.

Julia.

Qui êtes-vous ?

Le Comte Federico.

Je suis celui que je n'étais pas.

Julia

Qui étiez-vous ?

Le Comte Federico.

Celui que je ne suis plus maintenant ; je suis tellement différent de celui que j'étais, que je ne me connais plus moi-même.

Julia.

Qui êtes-vous ?

Le Comte Federico.

Ce que vous voyez doit suffire à vous l'apprendre ; l'apparence le dit à haute voix.

Julia.

Enfin qui êtes-vous ?

Le Comte Federico.

Je fus l'homme le plus riche, le plus puissant et le plus heureux ; maintenant je suis le plus infortuné ; telle est la puissance de la pauvreté qui abaisse autant que la richesse élève."

Ce début est tout-à-fait dans le genre de Shakespeare.

Mais je veux analyser un autre drame, qui a pour titre " l'Etoile de Séville " et que Corneille a dû étudier avant d'écrire le Cid.

La Estrella de Sevilla désigne une belle Sévillane qui a pour seul protecteur son frère Busto Tabera, et pour fiancé don Sancho Ortiz de las Roëlas, ami de son frère.

Le mariage est décidé et s'apprête.

Mais le roi don Sancho *el Bravo* a vu Estrella et s'est épris d'elle. Grâce à la complicité d'une esclave, gagnée à prix d'argent, il a pénétré dans la maison de Tabera pendant la nuit. Heureusement pour la belle Estrella son frère Busto était auprès d'elle. Il tire son épée, et veut forcer le roi à défendre sa vie. Le roi se nomme, mais Busto lui dit qu'il en a menti, qu'un roi ne se conduit pas de la sorte, et il le tuerait si les serviteurs ne réussissaient pas à le dérober.

Busto Tabera s'assure alors de la trahison de l'esclave, la tue, et va suspendre son cadavre à la grille du palais royal.

On imagine facilement la fureur du roi. Pour se venger il fait appeler Sancho Ortiz dont il connaît la bravoure et le dévouement, et il lui dit :

“ Quel châtement mérite l'homme qui a tiré l'épée contre son roi ?

Don Sancho.

La mort.

Le Roi.

La donneras-tu au coupable ?

Don Sancho.

Oui, après l'avoir appelé en duel, car je ne suis pas un assassin.

Le Roi.

Pourvu qu'il meure, peu m'importe comment. A quelle récompense prétends-tu ?

Don Sancho.

Epouser celle que j'aime est toute mon ambition.

Le Roi.

J'y pourvoirai."

Le roi donne alors à don Sancho deux lettres scellées ; l'une est sa propre déclaration que c'est par son ordre que don Sancho a tué un homme coupable de lèse-majesté ; l'autre contient le nom de la victime désignée.

Don Sancho déchire la première, car la parole du roi lui suffit, et il emporte la seconde. Qu'on juge de sa douleur, quand il apprend en l'ouvrant que la victime désignée est son meilleur ami, le frère de sa fiancée.

Tabera vient le voir pour presser le mariage. Mais Sancho lui dit qu'il ne peut épouser sa sœur, le provoque en duel et le tue. Puis il se livre à la justice, et refuse de dire pourquoi il a tué Tabera.

En apprenant cette horrible nouvelle, Estrella va se jeter aux pieds du roi, et le supplie de lui livrer l'homicide. Elle veut être elle-même son juge.

Le roi lui accorde sa demande, et lui donne un anneau qui lui ouvrira la prison de don Sancho.

Elle y pénètre enveloppée dans une mante, et voilée de telle sorte que son fiancé ne la reconnaît pas.

Estrella.

"Je vous rends la liberté ; allez avec Dieu, Sancho Ortiz, sachez que j'use envers vous de clémence et de pitié ; allez avec Dieu : vous êtes libre.—Pourquoi vous arrêtez-vous ? que regardez-vous ? Pourquoi hési-

tez-vous ? Le temps s'use dans ce retard. Allez ! un cheval vous attend sur lequel vous pourrez vous échapper ; un serviteur a tout l'argent nécessaire pour votre route.

Don Sancho.

Señora, laissez-moi baiser vos pieds.

Estrella.

Ce n'est pas le moment ; partez.

Don Sancho.

Je partirais plein d'un trop grand souci ; je veux savoir qui me délivre, pour savoir à qui je dois toute ma reconnaissance.

Estrella.

Je suis une femme qui ai pour vous de l'attachement ; j'ai votre liberté en mon pouvoir, et je vous la donne : allez avec Dieu.

Don Sancho.

Je ne sortirai pas de cette prison, si vous ne dites pas qui vous êtes, ou si vous ne vous découvrez pas le visage.

Estrella.

Je n'ai pas le temps de le faire.

Don Sancho.

Je veux vous payer ma vie et ma liberté : je veux savoir à qui j'ai une si grande obligation pour la reconnaître un jour.

Estrella.

Je suis une femme noble, et, à tout considérer, la femme qui vous aime le mieux, et que vous aimez le plus mal ; allez avec Dieu.

Don Sancho.

Je ne le ferai jamais si vous ne vous découvrez pas sur l'heure.

Estrella.

(Se dévoilant.)

Eh bien ! pour vous décider à partir c'est moi.

Don Sancho.

Quoi ! c'est vous, étoile de mon âme.

Estrella.

Je suis l'étoile qui te guide et qui te conduit à la vie ; va-t-en, l'amour a triomphé de la rigueur ; car je t'aime et je suis pour toi une étoile favorable.

Don Sancho.

Quoi ! tu n'as que des rayons de grâce pour ton plus grand ennemi ! Peux-tu avoir tant de pitié pour moi ? Non, traite-moi avec plus de cruauté ; car ici la rigueur sera de la pitié, puisque le châtement est tout ce que j'implore ; ordonne donc qu'on me fasse mourir. Quoi ! tu donneras la liberté à celui qui a donné la mort à ton frère ; il n'est pas juste que je vive puisque

c'est par moi qu'il a été tué. Il doit te perdre aussi, celui qui a perdu un tel ami ! si tu me donnes la liberté j'en profiterai pour me livrer à la mort ; en restant prisonnier qu'aurais-je besoin de la demander ?

Estrella.

Mon amour est plus ferme et plus fort que le tien ; je te donne la vie.

Don Sancho.

Hé bien, moi ! je me donne la mort puisque tu veux me délivrer ; si tu agis comme tu dois agir, j'agirai de mon côté comme je dois le faire.

Estrella.

Pourquoi veux-tu mourir ?

Don Sancho.

Pour te venger.

Estrella.

De quoi ?

Don Sancho.

De mon action déloyale.

Estrella.

C'est cruauté.

Don Sancho.

C'est justice..... Je ne vois que l'honneur ; ma vie t'offense."

Enfin Estrella ne peut le convaincre, et il reste prisonnier.

Son procès s'instruit. Il persiste à se taire quand on lui demande pourquoi il a tué son ami. Qu'un autre le dise !

Mais cet autre, qui est le roi, hésite à parler. Il s'efforce d'influencer les juges afin qu'ils ne condamnent don Sancho qu'à l'exil ; et cependant le malheureux est condamné à avoir la tête tranchée.

Alors don Sancho est amené devant le roi, entouré des juges, et en présence d'Estrella.

—Qui t'a commandé de donner la mort à Tabera, lui demande le roi.

—Un papier, répond don Sancho.

—Signé par qui ?

—Si le papier pouvait parler il le dirait. Mais moi, je ne le dirai pas.

Enfin, le roi déclare que c'est lui-même qui avait donné l'ordre.

—Si vous avez donné cet ordre, disent les juges, c'est que vous aviez un motif raisonnable.

Alors don Sancho rappelle au roi qu'il s'est engagé à lui donner pour femme celle qu'il aime, et le roi demande le consentement d'Estrella. Ecoutez la fin de cette scène :

Estrella.

Qu'il soit fait selon votre bon plaisir, il a mon cœur

Don Sancho.

Et elle a le mien.

Le Roi.

Alors que manque-t-il donc pour que le mariage se fasse ?

Don Sancho.

L'union des volontés.

Estrella.

Et celle-là ne pourra jamais exister entre nous, quand même nous serions mariés.

Don Sancho.

C'est vrai, et par cette raison, je te rends ta parole.

Estrella.

Moi aussi, je te rends ta parole. Car voir toujours le meurtrier de mon frère à ma table serait un tourment pour moi.

Don Sancho.

Et ce serait pour moi une torture de toujours voir la sœur de celui que j'ai injustement tué, et que j'aimais comme mon âme.

Estrella.

Hé bien ! nous sommes donc libres.

Don Sancho.

Oui.

Estrella.

Hé bien ! Adieu.

Don Sancho.

Adieu.

Le Roi.

Attendez.

Estrella.

Seigneur, celui-là ne sera pas mon époux qui a tué mon frère ; pourtant je l'aime et je l'adore.

Don Sancho.

Et moi j'ai beau l'aimer, la justice ne veut pas que je l'aie pour épouse.

Le Roi.

Quelle grandeur d'âme ! Tout ce monde m'étonne.

Le Juge.

C'est le caractère des gens de Séville."

On voit quelles ressemblances il y a entre ce drame et la tragédie de Corneille. Le dénouement diffère cependant, et j'avouerai que je préfère celui-ci. Il m'a toujours répugné que dona Chimène épousât le Cid qui avait tué son père.

XXX

CALDERON

Carrières diverses.—Succès au théâtre.—Critique des mœurs de son temps.—Les *Précieuses* espagnoles.—L'honneur des hidalgos.—*Le dernier duel en Espagne*.—*La vie est un songe*.—Jugements critiques.

La gloire artistique semble être un produit naturel de la grandeur militaire et politique d'une nation. C'est quand l'Espagne fut parvenue à l'apogée de sa puissance que les arts fleurirent chez elle avec un éclat extraordinaire.

Sur ce chemin couvert de lauriers et tout radieux de gloire que parcourt le monde civilisé pendant le seizième et le dix-septième siècle, l'Italie avait précédé l'Espagne, et l'Espagne précéda la France.

Cervantes, Lope de Vega, Tirso de Molina, et quelques autres génies espagnols parurent près d'un demi-siècle avant Corneille. Calderon naquit six ans seulement avant le grand tragique français.

Il y avait près de vingt ans que Lope de Véga travaillait pour le théâtre, et se couvrait de gloire, lorsque Calderon entra dans la même carrière. Il eut ainsi sur Lope l'avantage d'avoir un modèle, et il le surpassa.

Sa famille était d'ancienne noblesse, et son père, don Diego Calderon de la Barca, était secrétaire du conseil des finances.

Il fut presque aussi précoce que Lope de Véga, et il fit à l'âge de treize ans une comédie intitulée " Le char du ciel " *el Carro del Cielo*.

Il n'était pas mieux doué, mais il profita des œuvres de ses devanciers, et ses comédies sont plus parfaites de forme. Lope de Véga fut plus fécond ; car il fut un prodige, sous ce rapport. Mais Calderon a plus d'élévation dans les conceptions, plus de vigueur dans la création des caractères, et il n'a pas moins de verve et d'esprit.

Sa vie ne fut pas moins aventureuse que celle de son émule. Il fut d'abord avocat ; puis il entra dans l'armée, et finalement il devint prêtre. Mais dans chacune de ces trois carrières il fit des comédies, et les succès qu'il obtint furent immenses. Nul n'a mieux que lui mis en action le *castigat ridendo mores* des anciens. Tous les défauts des hommes, et en particulier ceux des Espagnols, ont trouvé en lui un censeur malin et spirituel. Mais sa critique n'est jamais acerbe, et ses épigrammes sont rarement blessantes. Le poète est bienveillant, mais perspicace et de joyeuse humeur.

Ecoutez ces traits satyriques dirigés contre l'hidalgo vaniteux qui regarde tout roturier avec un souverain mépris, et auquel le travail paraît avilissant.

Don Mendo—c'est son nom—est si pauvre qu'il dine bien rarement ; mais il ne veut pas admettre qu'il ait jamais faim. " Que la canaille éprouve ce besoin, dit-il, à la bonne heure ; mais nous ne sommes pas tous égaux : un homme de ma classe peut se passer de dîner."

Il aime une demoiselle très riche qui lui apporterait en dot de quoi dîner tous les jours de sa vie ; mais elle est fille d'un plébéien ! Fi !

Un jour, il frappe son valet et lui casse deux dents. Nuño, le valet, lui répond : “ Vous avez très bien fait, ce sont des meubles inutiles quand on est à votre service ”—Viens me donner mes armes, demande-t-il—Et Nuño reprend : “ mais, mon maître, je ne vous en connais d'autres que celles qui sont sur la porte de votre maison.”

Et, quel langage il parle ! La belle qui paraît le soir à son balcon, est pour lui, “ le soleil, couronné de diamants qui recommence sa carrière, et qui se lève aujourd'hui à l'heure où il se couche ordinairement.”

Elle lui dit des injures ; il lui répond que “ ses rigueurs l'embellissent, et que sa colère est un ornement.”

Du reste, les valets ont, comme les maîtres, leurs défauts, et le poète les stigmatise finement.

—“ Faites-moi mon compte, dit l'un d'eux à son maître, je prends congé de vous. Vous avez commis une injustice criante à mon égard.”

—Qu'est-ce qu'il y a donc ? demande le maître.

—Depuis un an vous êtes en amour, et vous ne m'avez pas même dit le nom de votre belle. Le nom de la Dame, ou je pars.”

On questionne un domestique sur une aventure galante de son maître :

—“ Je suis son valet, répond-il, je vous la dirais, même sans la savoir ! ”

Voulez-vous savoir quelle est la religion d'une duègne ?—“ C'est de parler, répond Calderon ; ce serait une apostasie si elle s'avisait de se taire.

“ Plutôt que de faire ce que vous demandez, dit une de ses héroïnes, je perdrais la vie.”—“ Et moi, dit une autre, je resterais fille, ce qui est bien plus pénible encore.”

Ce qui est à la fois curieux et intéressant dans les œuvres de Calderon c'est l'extrême variété des personnages, et les styles différents qui s'adaptent aux divers sujets qu'il traite.

Parfois sa manière a les fadeurs et les préciosités qui distinguaient ses prédécesseurs et les écrivains français de cette époque ; c'est ainsi qu'il fera le portrait d'une belle : “ chaque tresse de sa blonde chevelure est un rayon de soleil ; sa peau blanche et fine a la fraîcheur et l'éclat de la neige ; ses sourcils sont deux arcs-en-ciel, ses yeux des étoiles brillantes, ses joues des roses entourées de jasmin, ses dents des perles du plus bel orient, son cou un bloc d'ivoire gracieusement arrondi, sa taille celle d'une nymphe ”....

D'autres fois, son style se rapproche plutôt du genre romantique, et, comme les dramaturges de nos jours, il associe la nature physique aux sentiments de ses héros. Ainsi, dans *l'Alcade de Zalameá*, Isabelle s'écrie sur un ton lyrique : “ O jour, ne viens plus éclairer le monde... O vous dont le règne ne dure qu'une nuit, fugitives étoiles, ne permettez pas que l'aurore vienne si tôt vous remplacer dans la plaine azurée du ciel ; son aimable sourire et ses larmes ne valent point vos douces